

THÈSES SUR LE STATUT DES ÉCRITURES

Nous avons déjà signalé dans notre éditorial que la sixième rencontre mettait en dialogue les professeurs Henri Blocher et Henry Mottu sur le « statut de l'écriture ». La débat n'ayant pas été enregistré, il ne nous est pas possible d'en redonner le contenu. Par contre, il nous a paru important et éclairant de soumettre aux lecteurs les dix thèses présentées et défendues par chacun des intervenants.

L'ÉCRITURE ET SON INTERPRÉTATION, DIX THÈSES

par Henri
BLOCHER

Professeur de
dogmatique, doyen de
la Faculté Libre de
Théologie Évangélique
de Vaux-sur-Seine

1. La théologie « évangélique » maintient, sur le statut et les caractères de l'Écriture, ce qu'ont cru et enseigné les Pères de l'Eglise, les Docteurs de l'Ecole et, particulièrement, les *Réformateurs* du XVI^e siècle.

2. L'inspiration des prophètes et des apôtres, aux modes divers et mystérieux, leur a permis de parler et d'écrire *sans distorsion aucune* comme les porte-parole mandatés par Dieu, si bien que leur parole humaine est pleinement *Parole de Dieu*, revêtue de sa souveraine autorité.

3. Les prophètes et apôtres ont rempli leur ministère dans l'association au Christ, selon son office prophétique ; leur inspiration *se greffe sur le mystère de l'incarnation* et s'éclaire par lui.

4. Parole de Dieu, l'Écriture s'accrédite objectivement elle-même ; mais notre infirmité rend nécessaires pour nous le *témoignage intérieur du Saint-Esprit*, pour que nous lui donnions la foi qu'elle mérite, et son *illumination*, pour que nous percevions droitement le sens.

5. Parole de Dieu, l'Écriture est sûre en tout ce qu'elle enseigne ou affirme, c'est-à-dire *infaillible ou inerrante*. Ne sont pas exclues les erreurs des copistes, la non-conformité aux conventions grammaticales et stylistiques, l'usage des tropes et de tous les procédés de langage admis à l'époque de rédaction au service d'une communication véridique.

6. L'Écriture comporte en général *un sens et un seul*, défini par l'intention et fixé par le choix de langage. L'activité du lecteur

tend à recevoir ce sens et non pas à le recréer ; multiples sont, en revanche, les conséquences et les applications.

7. Le sens scripturaire, comme tout sens, se forme *en contexte* (= situation historique), et la connaissance du contexte est précieuse pour le préciser ; le lien au contexte, cependant, n'autorise pas la relativisation du sens.

8. Le *transfert du sens* d'un contexte à un autre est possible grâce à l'unité théologique de l'histoire ; il se règle selon les correspondances systémiques et les équivalences dynamiques.

9. L'interprétation de l'Ecriture n'est soumise qu'au magistère* de l'Ecriture elle-même ; elle est donc *canonique**, constamment contrôlée par l'*analogie de la foi**, et confiante en l'*harmonie* ultime, crue et non pas vue, de tous les énoncés.

10. Chaque lecteur engage dans l'interprétation de l'Ecriture sa responsabilité *personnelle* ; la tâche ne perd pas pour autant son caractère *ecclésial* ; elle s'accomplit avec fruit en se mettant au bénéfice des charismes doctoraux du présent et du *passé* de l'Eglise.

DIX THÈSES SUR LE STATUT DES ÉCRITURES

par **Henry MOTTU**

*professeur de théologie
pratique à la Faculté
autonome de
Théologie Protestante
de l'Université
de Genève*

1. La Bible, comme texte fondateur, témoigne de la Parole de Dieu ; elle est servante de la Parole. Au commencement était la Parole, non le texte ! La Bible me paraît être toujours seconde par rapport à ce qui est premier : la *viva vox Evangelii*, « la voix vivante » de l'Évangile, l'annonce de la grâce en Jésus-Christ. « Je ne puis permettre qu'on impose une manière d'interpréter la Parole de Dieu, car il faut que la Parole, cette source de toutes libertés, soit libre elle-même » (Luther).

2. Ce paradoxe indépassable doit être maintenu : la Bible contient la Parole de Dieu, mais elle est aussi une parole humaine. Les paroles de la Bible sont en même temps nôtres et ne sont pas nôtres. Les Psaumes, par exemple, manifestent notre humanité et nous sont donnés par un Autre. Les Psaumes sont le miroir de notre vie et une invitation à la dépasser par la transcendance de la Parole.

3. La doctrine calvinienne du « témoignage intérieur du Saint-Esprit » (le même Esprit qui a inspiré l'auteur du texte inspire aujourd'hui ses lecteurs) ne doit pas être interprétée simplement dans la ligne de la « théopneustie », mais comme une invitation à rechercher et à recréer, dans chaque situation historique nouvelle, le sens des Écritures. En lisant et en interprétant, nous ne sommes pas seulement reproducteurs, mais créateurs de sens. Le témoignage du Saint-Esprit nous fait penser et repenser la vérité biblique.

4. La pluralité des témoignages et des théologies bibliques diverses, voire contradictoires ne me paraît pas être quelque chose qu'il faut craindre, mais dont il faut au contraire se réjouir. Heureusement que la Bible ne contient pas qu'un seul « message » uniformisé ! Jamais le « surplus de sens » contenu dans les Écritures

(au pluriel) ne pourra être épuisé (et appauvri) dans une seule interprétation. Nous sommes renvoyés à un perpétuel « conflit des interprétations » et, positivement, à l'acceptation des différences dans l'Eglise. Les pasteurs et docteurs de l'Eglise ont pour tâche d'éclairer le sens de ces différences et d'en montrer la complémentarité.

5. Il est vrai que nous devons aussi expliquer l'unité des divers témoignages bibliques. Nous avons pour tâche de mettre en rapport les parties et le tout (c'est l'Ecriture qui interprète l'Ecriture) et de relier chaque passage au « centre de l'Ecriture dans son ensemble », comme disait Bonhoeffer dans son *Homilétique*. Pour la théologie chrétienne, ce centre dont nous vivons et que nous essayons de penser, est l'humanité de Dieu accomplie, récapitulée en Jésus, le Christ, Seigneur et Sauveur, milieu des Ecritures.

6. Nous ne devons jamais oublier qu'il ne suffit pas de « citer » telle parole biblique pour être en ordre avec Dieu. Le Diable, dans la tentation de Jésus, cite l'Ecriture, tout comme le prophète Hananya citait Esaïe ! L'interprétation doit donc toujours se référer au contexte de l'énonciation du texte original tout comme au contexte culturel et social de son appropriation. La Bible est appelée *Scriptura* (action d'écrire, écriture, ce qui est à écrire), non *scriptum* (lettre fermée).

7. Il me semble que l'opposition entre une lecture immédiate des textes bibliques et une lecture critique est superficielle. D'une part, la lecture dite « immédiate » est elle-même conditionnée ; d'autre part, la lecture historico-critique est elle aussi largement dépendante des idéologies en cours. Si le statut de la raison, en particulier occidentale, doit être problématisée, le désir de comprendre n'est-il pas universel ? « Je crois pour comprendre » : cette attitude (et cette prière) de saint Anselme me paraissent être constitutive de la foi chrétienne.

8. On ne doit pas confondre le niveau de l'explication des textes (le message ou le code au sens linguistique) et celui de leur compréhension (la « chose » ou le thème au sens théologique et existentiel). Le problème de la théologie aujourd'hui est que, si le pôle explicatif est surdéveloppé, le pôle interprétatif, au sens théologique et spirituel, est sous-développé.

9. La notion de « monde du texte », introduite par Paul Ricoeur, peut être féconde pour le renouvellement de l'exégèse.

Comprendre signifierait alors non pas « saisir l'intention de l'auteur », mais déployer le monde du texte collectif induit de la tradition, de la rédaction et de sa réception. Ce qu'il y aurait à interpréter dans un texte, ce ne serait plus une intention subjective, mais « une proposition de monde », d'un monde à habiter par mon imagination et mon action. De nouvelles possibilités d'être-au-monde seraient alors ouvertes dans la réalité quotidienne, non derrière le texte, mais devant le texte.

10. Sur le plan de la prédication, je suis frappé par l'étroitesse du choix des textes habituellement prêchés. R. Bohren parle à juste titre de la « Bible non prêchée » ; il veut dire que des parties entières de la Bible ne sont pas prises en compte par les prédications, par exemple la littérature sapientiale, les livres historiques, l'apocalyptique, etc. Il faut que nous retrouvions l'ampleur, la richesse, la diversité du monde de la Bible, hors de nos affinités affectives, pour remédier à la perte générale du langage, qui est le grand problème du monde moderne. La *lectio continua* d'un livre entier, avec toutes ses aspérités et obscurités, pourra plus renouveler nos communautés que les sempiternels thèmes connus. Le « statut » de la Bible est aussi celui de la distanciation, de l'altérité par rapports à nos intérêts subjectifs ou collectifs. Nous laisser surprendre et déplacer par tel texte étranger et étrange nous apprendra plus de choses sur le Dieu Tout Autre et sur nous-mêmes que de nous légitimer par le texte. En définitive, n'aurions-nous pas besoin d'une lecture désintéressée, qui laisse Dieu être Dieu ?